

*Civilisation
de la
violence*

Aux limites de la pensée

Du même Auteur

Livres parus aux Autoéditions Esprit envol :

Division et Concentration – Amour et Attention

Liberté sans condition

Ludovic Doyard

*Civilisation
de la
violence*

Aux limites de la pensée

Découvrez et commandez les publications des auto-éditions Esprit envol sur le site :

www.espritenvol.fr

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Ludovic Doyard – Autoéditions Esprit envol (2008)
Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation, réservés
pour tous pays.

Questionnement 1

Interlocuteur1 - Il semble que des milliers de gens ont du mal à vivre paisiblement dans nos sociétés, à respecter nos lois, ils en arrivent à être violent contre eux-même ou contre les autres. La société réagit en les isolant d'elle-même, en les enfermant dans des prisons ou des hopitaux psychiatriques dans l'espoir de les pacifier physiquement et mentalement par diverses méthodes. Cependant les faits nous amènent à constater que toutes ces solutions ne parviennent pas à stopper le phénomène de la violence, c'est alarmant pour tous ceux qui ont cette tache pour mission quotidienne.

I – Je comprends, quelle est votre question ?

Interlocuteur1 – Pourquoi n'y parvenons-nous pas ?

I – Monsieur, si les prisons ou les hopitaux psychiatriques sont une tentative de réponse à la violence de la société il est évident qu'elles n'en sont pas la cause. La source de la violence est dans la société elle-même. Est-ce clair ?

II – Oui, mais tous les individus ne transgressent pas la loi.

I – Notre sujet est de comprendre la violence, son essence et de découvrir si il est possible de s'en libérer. Soutenez-vous que le respect de la loi garantit l'absence de violence ?

II – Je ne sais pas...

I – Il est des sociétés dans lesquelles enfermer, torturer, tuer peut être légal n'est-ce pas ? Elles se trouvent toujours une justification pour commettre de tels actes. Monsieur, la guerre n'est-elle pas une tuerie organisée, un acte de violence justifié et engendré par la société au nom de telle ou telle idée?

I1 – Il n'y a parfois aucun choix

I – Monsieur, quand vous décidez d'armer un peuple, de déclarer la guerre, d'envoyer tuer ou se faire tuer vos enfants, n'est-ce pas la conséquence de votre choix ou de votre volonté ?

I1 – Peut-être, mais c'est pour servir l'intérêt de notre nation, pour protéger notre pays.

I – Mais qu'est-ce que votre pays si ce n'est vous et les enfants qui tombent sur vos champs de bataille. De quoi les protégez-vous donc ainsi ?

I1 – D'un danger avenir encore plus grand.

I – Ceux qui tombent sont protégés de toute forme de danger avenir c'est évident ! Que voulez-vous dire ? Est-ce là votre solution, sacrifier le présent pour préserver l'avenir hypothétique ? Les meurtres et les sacrifices s'accumulent depuis des millénaires...en quoi le fait d'avoir tué ou de tuer aujourd'hui vous évite de continuer demain ?

I1 – En éliminant la menace et en instaurant la paix.

I – Ainsi vous soutenez que la violence puisse mettre un terme à la violence ! Monsieur c'est vraiment puéril autant que parfaitement et totalement faux. Ce que vous appelez la paix et qui est le résultat de votre guerre n'est qu'une image et une idée mais en aucun cas un fait actuel.

I1 – Eh bien je ne sais plus trop quoi en penser... c'est confus.

I – Oui monsieur, nous confondons l'image et la réalité, ou plutôt nous observons la réalité à travers nos images comme celle de la paix ou celle de la guerre. Ainsi nous ne regardons jamais vraiment ce qui est. Ce qui est c'est le conflit, la lutte et la guerre, les faits auxquels s'oppose l'image de la paix qui n'est qu'une idée élaborée par la pensée. Cette image n'a aucune relation avec la réalité des rapports quotidiens entre chaque individu qui forment la société. Ces rapports sont faits de compétition, de concurrence, d'ambition, de possession ainsi que de peur, de comparaison, d'envie et de jalousie qui sont le terreau de la violence.

I1 – Ne nous sommes-nous pas un peu éloigné du sujet ?

I – Vous en êtes-vous éloigné ? La violence de la société est la violence en l'individu. Cette violence fait partie intégrante de nos rapports quotidiens. La société et sa loi condamnent les actes de violence qui s'opposent à son idéal d'ordre et de justice mais elle justifie, légalise et pratique quotidiennement l'envie, la compétition, l'ambition et entretiennent la peur sous forme d'images à poursuivre ou à rejeter. La violence est cultivée par l'individu et la société qui la condamnent.

I1 – Pourquoi ne cesse-t-elle pas ?

I – Monsieur, découvrez par vous-même, d'ailleurs j'espère que votre cerveau et votre corps sont pleinement actifs et non pas spectateurs dans cet examen. N'attendez pas que moi-même ou qui que ce soit d'autre vous apporte les réponses à vos questions. La plupart des gens aspirent à être tranquilles, surtout ne pas être dérangés dans leurs petites habitudes et convictions. Ils s'agrippent à tout ce qui peut les

conserver dans cet état malgré leur souffrance et celle du monde. Visiblement aucune société ne l'a découvert sinon ce monde ne serait pas chaos, désordre et sans amour. Si vous disposez de l'énergie qu'implique l'observation et de l'intérêt profond de découvrir la vérité de ce monde que vous êtes alors il vous faudra dans votre quotidien faire face devant votre fuite, regarder vos yeux se détourner, questionner vos conclusions, doutez face à votre jugement, ne pas résister à votre propre lutte, examiner jusqu'au bout l'essence d'un esprit et d'un monde plein de confusion, de croyance, d'image, de résistance et de violence. Si vous allez jusqu'au bout, vous découvrirez que la réponse est une action qui ne comporte aucun élément de temps, qu'elle est non graduelle, totale et instantanée parce qu'elle n'est pas le fruit de la pensée, de la conscience.

Questionnement 2

Interlocuteur – De quoi allons nous parler ce soir ?
Qu'allons nous tenter de découvrir ?

I1- Les religions et les violences qu'elles engendrent.
Faut-il avoir peur de Dieu ? Quel est le rôle de Dieu
dans notre quotidien ?

I – Alors comment allons-nous aborder ces questions ?
Allons-nous étaler nos opinions, nos prédispositions
particulières à l'égard de ces questions, dire ce qu'il
faut penser ou ne pas penser de cette idée, y croire ou
au contraire la rejeter ? Ou bien s'agit-il ici de regarder
les choses telles qu'elles sont vraiment, d'observer les
faits et de découvrir au delà de toute idéologie ou
opinions à propos de Dieu ou de non-dieu, si il existe

ou peut exister une quelconque relation entre cette chose sacré et intemporelle dont nous parlent les traditions et notre vie quotidienne ? Qu'en pensez-vous ?

I1 – Certaines religions ne pronent pas l'existence d'un Dieu, d'ailleurs elles ne sont pas à proprement parler des religions mais des philosophies...

I – Oui certaine ont une autre conception, un idéal et un nom différent mais toutes ne proposent-elles pas d'accéder à un état différent, dans cette vie ou après la mort, à une forme d'éternité, au paradis ou dans la réincarnation ?

I2 – En effet je n'en connais pas d'autre

I – Toutes les religions, officielles ou pas, font de la propagande, elles ont leurs églises ou leurs temples, leurs livres et leurs autorités par lesquels elles diffusent leurs idéologie, leur règles, ce qu'un adepte doit ou ne doit pas faire pour obtenir ce qu'elles lui promettent. Et à ces promesses sont rattachées la menace et la peur, celles de ne pas aboutir, de dévier du chemin, de la

norme établie, et de la sanction. Messieurs tout ce fonctionnement est tellement grotèsque et mécanique mais nous nous y attachons, nous y croyons et nous obéissons au point de commettre les pires atrocités en leurs noms !

I3 – Tous les adeptes ne tuent pas.

I – Attendez Monsieur ! Supprimer la vie est certes l'acte le plus violent qui soit mais cet acte n'est-il pas la conséquence d'un mécanisme de conditionnement qui est lui-même violence ?

I3 – Je ne sais pas

I – Et bien regardons ! Est-ce que vouloir imposer une idéologie, croyance ou pas n'est pas un acte de violence psychologique ? Est-ce qu'imposer une façon ou un modèle de pensée ou de comportement par le plaisir d'une récompense ou la menace d'une punition n'est pas un acte de violence psychologique ? Est-ce que pousser à l'exclusion et à la haine n'est pas un acte de violence psychologique ? Est-ce qu'interdire le questionnement, le doute et la découverte ne sont pas

des actes de violence psychologique ?

Silence

I – Pourquoi ne répondez-vous pas monsieur ? Vous êtes tellement silencieux tout à coup... Vos idéologies, religieuses ou autres ont-elles amené tellement de bonheur, de beauté et de paix sur cette terre ou dans votre quotidien que votre réponse tarde à venir ? Ou bien n'entendez vous pas la question ? Ou bien est-ce si douloureux de regarder les faits ? Les faits de vos guerres, de vos massacres, de vos génocides, de vos conflits et de votre propagande qui ne sont que violence et haine...

Il – Mais nous avons pour devoir d'aimer, d'être ouvert.

I – Peut-on imposer ou exiger l'amour, non pas de ceci ou de cela qui n'est que l'objet du plaisir, mais cette chose qu'est l'amour peut-elle faire l'objet ou être le résultat d'un devoir ?! Il n'est pas question ici de ce que vos idéologies vous demandent de faire ou de ne pas faire mais de leur rapport avec ce que vous faites

véritablement, maintenant ? ... Voyez-vous si vous êtes vraiment intéressés par vos religions ou vos philosophies c'est ce que vous faites maintenant qui a de l'importance pour demain ou dans la vie future qu'elles vous promettent ; mais j'ai bien peur qu'il n'en soit rien malheureusement et que vous n'utilisiez tous ces mots et ces rituels que pour être respecté ou reconnu par vos autorités religieuses, appelez-les comme bon vous semble, et vivre sans être trop dérangé dans cet ordre établi appelé respectabilité qui est en fait désordre et chaos. Vous êtes plein de belles idées et de paroles d'amour et de paix devant l'autel et une fois sorti vous exploitez, vous exigez et vous imposez dans votre foyer ou dans votre travail.

I2 – Mais nous aimons nos enfants !

I – Si vous les aimiez vous ne leur construiriez pas un monde plein de haine, de peur, de mensonge, de conflit et de guerre et vous ne leur imposeriez pas de le continuer ? N'est-ce pas vrai Messieurs ?

Silence

I3 – C'est la volonté de Dieu !

I – Nous y voilà ! Puis-je me permettre de vous demander ce que vous connaissez de « Dieu » à part vos livres, vos traditions et ce que vos gourous en disent ? La question est simple : Pouvez-vous découvrir véritablement quoi que ce soit tant que vous regardez au travers de votre tradition, de vos propres préjugés ou de ceux d'un autre ? Tant que votre esprit est rempli des images ou des idées pré-établies (c'est toujours le cas) que vous avez de ce que vous vous proposez de découvrir est-ce que vous pouvez observer réellement ?

I3 – Je ne sais pas

I - Monsieur je ne suis ni spécialiste ni une autorité quelconque, mais il me semble que certaines religions déconseillent ou interdisent toute représentation ou image de leurs « dieux » ? Vous êtes vous jamais demandé quel rapport l'image peut avoir avec le fait d'observer et de regarder les choses sans déformation ? Si vous le faites vous découvrirez peut-être que toute image mentale est un obstacle à l'observation claire et

directe. Toutes les images d'aversion ou de peur, de plaisir ou de souffrance constituent une partie du conditionnement. Tant que l'esprit n'est pas libéré de toutes ces traces il n'y a aucune liberté d'observation. Si la découverte de l'existence ou de la non existence de quelque chose d'intemporel, de quelque chose qui n'a jamais été et ne peut pas être touché par la pensée vous intéresse profondément et sérieusement, alors c'est à la compréhension du conditionnement et de sa nature qu'il faut engager votre énergie et non à son renforcement qui est l'objet même de toute idéologie et du contrôle qu'exercent la conscience. Et si il vous arrive de découvrir cette essence qui est beauté, amour et liberté, et je vous le souhaite sincèrement, alors vous verrez que cette action est instantanée, qu'elle ignore la souffrance, la peur et la violence qui sont toutes produits du conditionnement.

Questionnement 3

Interlocuteur – Je ne sais pas par où commencer.

Interlocuteur2 – C'est déjà un début.

I – Que voulez-vous savoir au juste ?

Interlocuteur2 – La fin.

I - La fin ne se raconte pas, tant qu'on raconte ce n'est pas la fin. Tout ce que je peux faire c'est vous raconter avant.

I2 – Vous pensez qu'il n'y a pas d'après.

I – Je peux le penser mais ce que je pense de l'après est

toujours et encore du passé et le passé est l'effet du temps. Tout ce que je suis est un amas de souvenirs, de fragments.

I2 – D'accord. Alors racontez moi votre passé.

I – Je me souviens de ma vie, mon enfance, je me cachais derrière le canapé quand des gens venaient à la maison, je me méfiais ; seul mon visage en dépassait et je scrutais comme un animal farouche, méfiant. Cette rencontre avec les indiens d'une réserve américaine à 5 ans, au milieu du désert de Monument Valley, je n'oublie pas la profondeur de leurs regards, leurs mains tendues vers moi, sans peur. Je suis monté sur un de leur chevaux avec ma petite soeur devant, j'ai la photo, j'en pleures. Viré de l'école au premier jour parce que je crois j'étais indiscipliné et turbulent, enfin je crois que c'est ce qu'on m'a dit... la raclée que j'ai prise...mon père...à 5 ans. J'ai appris à nager dans la piscine de notre immeuble.

I2– Vous regrettez ces instants ?

I – L'instant est fini, terminé. Je ne peux regretter que

le souvenir qui n'est qu'une image.

I2 – Et vous le regrettez ?

I – Je ne sais pas, je me sens bien dans l'eau et avec la nature.

I2 – Vous n'étiez pas fais pour le monde ?!

I – A part ce que chacun fait qu'est-ce que le monde ?

I2 – La civilisation, la société, le progrès...

I – Une pensée et des actes.

I2- ?

I – Et bien la société, le monde est ce que chacun pense, dit, voit, entend, ressent, fait, ses actes non ?

I2 – La notion de collectif qui s'oppose à celle de l'individu, égoïste et replié sur lui-même...

I – Vous trouvez que la société est ouverte ?

I2 – Et bien c'est son ambition et l'idéal qu'elle défend aux travers de valeurs comme la démocratie, la liberté, le partage, la solidarité, la justice.

I – Voyez-vous toutes ces valeurs ne sont que des idées, les faits sont que la société est pleine d'ambitieux, de gens assoiffés de pouvoir et de reconnaissance, de gens pauvres qui n'ont pas un toit ou à manger, d'exploitation réciproque entre dominé et dominant, de gens angoissés par hier ou à l'idée du lendemain, de la vie et de la mort. C'est la société qui éduque les générations dans la violence, qui entretient des armées et fait la guerre depuis des siècles pour ces mêmes idées, et qui s'offusque de la violence de plus en plus précoce de ses enfants qu'elle culpabilise en s'innocentant. Tout cela est totalement immoral et la justice n'y est qu'un leitmotive désincarné, vidé de sens profond.

I2 – En voulez vous à la société ?

I – Si je le fais j'agis conformément à ce qu'elle est et attend, soit en m'innocentant soit en me culpabilisant, une tentative d'évasion intellectuelle de ma

responsabilité.

I2 - Le faites-vous ?

I – Je ne sais pas, pourquoi voulez-vous le savoir ?
Pour vous innocentez ?

I2 – C'est moi qui pose les questions.

I – Voilà ma réponse, la société c'est moi, c'est vous et chaque être humain, nous avons tous été éduqué par elle, conformément à ses idées et nous la manifestons dans chacune de nos pensées, de nos actions. Comment en serait-il autrement ?

I2 – Alors ?

I – alors non je ne vous en veux pas et si je vous en veux c'est à moi que j'en veux et un tel esprit ne comprend pas le défi.

I2 – Le défi ?

I – Le défi qu'il y a dans l'action de comprendre qui ne

consiste pas à discuter superficiellement ou interminablement d'un problème, de penser l'avoir compris puis de retourner à ses occupations comme avant et de continuer son chemin habituel et ce monde pourri.

I2 – Que voulez-vous dire par penser l'avoir compris ?

I – Que la pensée ne comprend pas.

I2 – Quoi ? Je ne comprends pas... Expliquez plus clairement.

I – C'est ce que je dis, la pensée invente la mathématique, l'écriture, l'art, la technique, la poésie, la médecine, les fusées, les maisons, les ordinateurs et les autoroutes, des théories et des idéologies de liberté ou de dieu mais elle ne comprend pas ce qu'elle ne comprend pas.

I2 – Qu'y a-t-il d'autre ?

I - Comment le saurais-je puisque c'est la pensée qui s'exprime.

I2 – Alors comment savez-vous ce qu'elle ne comprend pas ?

I – Qu'elle est limitée et qu'il y a un domaine dans lequel elle ne peut pas pénétrer.

I2 – Lequel ?

I – Justement ce qu'elle ne connais pas, l'inconnu.

I2 – Mais toutes les découvertes de la science, les religions...

I – la pensée qui s'invente, qui imagine à partir du passé, de la mémoire, un ré-assemblage permanent d'idées et de souvenirs. Elle peut même se créer des idées de dieu ou de l'inconnu mais le mécanisme est toujours celui du connu, c'est un fait.

I2 – Dieu n'existe pas selon vous ?

I – La pensée peut-elle répondre à cette question ? La pensée peut formuler une hypothèse et la transformer en certitude, cela s'appelle la croyance, en dieu ou non

dieu, du néant ou d'univers parallèle, en quelque chose d'au delà d'elle-même, mais c'est encore l'action du connu et du passé.

I2 – Alors il est impossible de savoir...

I – Il est impossible pour la pensée d'en découvrir la vérité.

I2 – Alors toutes nos croyances en l'âme, le karma, la réincarnation, quelque chose qui se prolonge après la mort ?

I – Si vous comprenez la réponse est là.

I2 – Puisque vous dites qu'il est impossible pour la pensée de comprendre ?

I – Monsieur le mot n'est pas la vérité même s'il se peut qu'intellectuellement ces propos ne soient pas erronés. Je peux me tromper, je peux vous mentir consciemment ou inconsciemment, il appartient à vous seul de découvrir la vérité de tout ceci si ces questions vous intéressent sérieusement. Je ne suis pas un

gourou, ni un oracle et il n'y a pas ici de volonté de vous soumettre ou d'obtenir une quelconque autorité sur vous. Je ne vous promets rien et n'attends rien de vous. Que ce soit bien clair ! Sinon nous sommes perdus vous et moi parce que ce type de rapport entre être humain qui est absence de relation au sens d'être relié dans la même énergie, est aussi l'action de la pensée qui cherche à obtenir une satisfaction, la satisfaction n'ayant rien de commun avec l'amour et la vérité !

I2 – Mais il n'est pas possible de vivre sans croyance.

I – Alors continuez à croire monsieur et ne perdons pas notre temps. Ça n'a aucune importance pour moi, je ne suis pas là pour vous convaincre ou échanger des opinions. Le fait est que ce sont ces croyances auxquelles vous tenez tant qui engendrent la division entre les hommes, la haine et la violence, les guerres, la corruption et la misère. Vous voulez vous débarrasser de votre souffrance et vous vous indignez devant ses manifestations extérieures mais intérieurement vous poursuivez le plaisir que toutes ces idéologies vous apportent.

I2 – Le plaisir est-il mauvais ?

I – Ce n'est pas ce que je dis ; je dis que la recherche du plaisir est souffrance. Ne voyez-vous pas que dès que vous désirez quelque chose naissent la peur, l'angoisse de ne pas l'obtenir et quand vous l'avez, la même angoisse de la perdre ? les rapports humains actuels ne sont faits que de cette peur, de cet attachement, du sentiment de possession qui poussent les uns à la soumission et les autres à la domination ? Il n'y a aucune liberté véritable là-dedans pas plus que dans l'esprit qui se conforme et donc dépend d'une idée de l'indépendance. L'esprit qui poursuit le plaisir souffre.

I2 – La recherche du plaisir est mauvaise ?

I – La recherche du plaisir est souffrance et peur.

I2 – Mais la souffrance est mauvaise.

I – Je ne sais pas ce que vous entendez par mauvais ? La souffrance est idéalisée à tous les niveaux de la société, par la religion, l'éducation, l'effort, la compétition et toutes ces interminables luttes comme

chemin pour accéder au plaisir. « Il faut souffrir pour réussir » et ne le faites-vous pas ?

I2 – Mais réussir ses projets, atteindre son idéal est essentiel.

I – C'est essentiel de travailler pour apprendre un métier, bâtir une maison et des écoles, pour acquérir ou développer un savoir, une technique, conduire un projet. Vous pouvez y avoir beaucoup de plaisir ou de joie mais il n'y a besoin d'aucun idéal pour cela. L'idéal c'est se conformer à une méthode, un mode, une norme ou un modèle de comportement dans l'espoir d'obtenir du plaisir, de satisfaire son ambition de pouvoir ou de reconnaissance.

I2 - Il faudrait interdire tout cela...

I – Ériger un idéal de non-idéal... supprimer et détruire le précédent pour le remplacer par son contraire ?

I2 – Ce serait...idiot.

I – Ça l'est monsieur ! Partout dans le monde l'idéal de

paix est en guerre avec l'idéal de guerre, l'idéal de non-violence est en lutte avec l'idéal de violence et tous font la guerre et la violence. L'idéal est violence en l'esprit qui lutte pour supprimer, dominer, contrôler, devenir conforme à l'idéal qu'il se projette. Le conformisme affadit l'esprit, le rend insensible, mécanique, indifférent et violent.

I – Où en sommes nous ?

I2 – Vous ne vous souvenez pas ?

I – C'est passé.

I2 – Et bien par exemple de votre adolescence ? Comment votre chemin vous a conduit à cet état d'esprit ?

I – Quel état d'esprit ?

I2 – Et bien de penser toutes ces choses ?!

I – Qu'est-ce qui vous amène à penser monsieur, à l'horreur de ce monde, aux guerres, à la souffrance, au

plaisir, aux idéologies qui divisent, à l'absence d'affection et de relation complète entre les gens ?

I2 – l'expérience, ce que je pense, dis et fais, ce que je vois, observe ou entend chaque jour, à la télé, dans les journaux, dans la rue, mon entourage...

I – Exactement.

I2 – Mais il faut être optimiste pour s'en sortir et lutter contre tout cela.

I – Monsieur n'êtes vous pas en lutte, le monde n'est-il pas en lutte et s'en sort-il ?

I2 – Avec le temps...

I – Comment pouvez vous croire que le temps va vous aider a terminer cette lutte alors que tout votre passé en est rempli ? C'est chacun de nous qui luttons n'est-ce pas ?

I2 – Et bien....

I – La lutte c'est le moi avec tous ses souvenirs, sa peur, sa détresse, son manque d'affection, sa recherche de plaisir, ses ambitions et sa violence, son angoisse de la mort, de la vieillesse et de la maladie.

I2 – On ne peut pas l'éviter.

I – Ne cherchez-vous pas à l'éviter ?

I2 – Je ne vais pas passer mon temps à discuter de ce qui fait souffrir.

I – Non nous ne voulons pas souffrir mais nous voulons du plaisir et en attendant la souffrance, la violence et la peur sont tout de même là, que vous cherchiez à l'éviter, à la contrôler ou la supprimer.

I2 – Comment s'en libérer ?

I – On ne s'en libère pas ; tout mouvement de la pensée pour s'en libérer la continue et l'entretient.

I2 – Comment ça ?

I – C'est assez simple le monde c'est le moi et le moi est le monde, la pensée est le monde et toutes ces choses dont elle cherche à se libérer font partie du monde, d'elle-même. Tous les stratagèmes, toutes les méthodes, les chemins qu'elle s'invente sont le fruit d'elle-même, de son désordre. La pensée est le problème dont elle cherche à se libérer.

I2 – C'est comme tourner en rond ?

I – Oui c'est cela, une direction puis une autre, une idéologie remplacée par une autre, on cultive un coin du champs puis on va vers un autre. Tout se passe dans le même champ limité de la pensée, de la conscience. Il n'y a aucune issue, seulement l'illusion, la croyance en une issue qui, elle-aussi, est fabriquée par la pensée et fait partie de ce champ. Le chrétien, le musulman, le politique, l'homme d'affaire, le scientifique, l'artiste et ainsi de suite, c'est la pensée qui cultive une partie d'elle-même, son idéal sous forme de moi, de je, dans le désir de « devenir autre chose », d'accéder à quelque chose de plus grand, de nouveau, d'échapper à elle-même. La pensée s'invente toute forme d'évasion mais toutes sont issues d'elle-même, du passé, du connu, et

ne la mènent qu'à elle-même.

I2 – Alors il n'y a aucune issue, aucune solution à sa tourmente, à sa souffrance ?

I – Le fait est que tout ce que peut inventer ou formuler la pensée est limité, l'expression des limites du connu, du savoir.

I2 – Et ce qui est limité ne peut pas rencontrer l'illimité, dieu, l'immensurable ?

I – Clairement ce qui est limité peut se développer, s'agrandir, rajouter ou retrancher à son contenu, mais tout contenant est limité par son contenu et la conscience est toujours vieille, elle ne découvre rien de neuf. Vous pouvez mettre d'avantage d'eau dans un verre si vous agrandissez le verre, mais la quantité d'eau qui s'y trouve est toujours limitée par l'enveloppe qui la contient.

I2 – Mais le progrès technique, les découvertes dans les domaines des sciences, de l'art...

I – la pensée qui s'améliore, se spécialise, se concentre sur un domaine, qui évolue, c'est toujours ce même mouvement à partir du connu, du savoir, un réarrangement du connu. On transfère les connaissances d'un domaine vers un autre, on recopie en modifiant plus ou moins le contenu d'un domaine, d'une partie, par le croisement d'un autre.

I2 – L'inconnu n'agit jamais ?

I – Monsieur, c'est la pensée qui pose cette question, le connu ! La pensée peut vouloir, poursuivre, s'imaginer, s'inventer toutes les théories possibles concernant quelque chose qui serait en dehors d'elle-même, l'appeler dieu, bonheur, amour, nirvana, paradis ou enfer, âme, karma, que sais-je encore... tout cela n'est que le fruit de son imagination, de son conditionnement, de son savoir, la rengaine du connu. Elle ne peut en toucher, en sentir, en percevoir la vérité. Tout mouvement de sa part est celui du connu.

I2 – Elle peut demander si autre chose à part elle-même existe ?

I – Quelle est votre réponse à cette question monsieur ?

I2 – Et bien toute réponse que je puisse formuler à cette question est encore le résultat de ma mémoire, de mon désir, de mon imagination...

I – Monsieur, l'arbre, l'oiseau, le soleil, les personnes, la guerre, la famine sont des faits ! Que ma pensée s'en préoccupe ou non ils existent ! Ce que nous demandons ici est si il existe quelque chose qui ne soit pas de l'ordre du connu, de la reconnaissance, du pensable, du mesurable, n'est-ce pas ? Vous pouvez penser à votre femme, à ce paysage, à un tableau, une oeuvre ou une théorie quelconque, mesurer et comparer, mais la pensée ne peut pas découvrir l'impensable, l'impossible, l'inconnu. La pensée qui est mouvement du connu ne peut pas découvrir quelque chose de neuf, d'inconnu. Dans quel état se trouve l'esprit qui est face à cette découverte ?

I2 – Déséparé, la sensation de tourner en rond, d'être au bord d'un gouffre, d'un précipice, la peur...

I – Qui sont encore le mouvement de son contenu, la

peur de la vie, de la mort, de l'ignorance, de n'être rien, de ne pas accéder à l'objet de son désir, de vieillir et ainsi de suite. Mais ces peurs sont-elles réelles ? Existent-elles en dehors de la pensée ou bien est-ce la pensée qui entretient toutes ces peurs sous forme de souvenirs, qui les ravivent , leur donnant ainsi de la vigueur ? Ont-elles aucune existence en dehors de la pensée ?

I2 – Je ne sais pas !

I – Tout juste, la pensée qui voit clairement qu'elle ne peut rien découvrir d'autre que son propre contenu, que son propre mouvement, face a la question de savoir si la peur qui fait partie de son contenu a une quelconque existence en dehors de son mouvement répond « je ne sais pas ». Et dans quel état se trouve l'esprit qui voit clairement, avec lucidité, qu'il ne sait absolument pas ?

I2 – Il ne cherche plus à savoir...

I – A cet instant précis il est calme, au repos, l'agitation du contenu de la conscience qu'est le mouvement de la pensée a cessé. Cet action est neuve et n'est pas de

l'ordre de la pensée ni du connu que sont la pensée et la peur.

I 2– C'est incroyable !

I – Monsieur, il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire mais d'observer par vous-même si un tel état d'esprit existe réellement et non pas théoriquement. Découvrir quelque chose de neuf, d'inédit, n'est ni l'affaire de la volonté, de la croyance ou du désir qui sont tous les apanages de la pensée et du mouvement du connu et du conditionnement.

I2 – Cela réclame tout de même beaucoup d'effort ?

I – Cela demande un esprit et un corps plein d'énergie, profondément intéressé et passionné dans son observation. Ce n'est pas un sujet de discussion auquel on vaque au gré de son désir, tel un passe temps ou un jouet dont un enfant se saisit puis qu'il jette pour passer à autre chose de plus plaisant.

I2 – Où trouvez l'énergie nécessaire à cette démarche ?

I – Je ne suis pas certain que cette question ne soit pas fausse ?

I2 – Comment ?

I - Elle implique que l'énergie ne soit pas déjà là hors ne vous faut-il pas beaucoup d'énergie pour vous livrer à vos guerres, vos querelles, vos poursuites permanentes de plaisir, pour contrôler, gérer, dominer ou supprimer vos pensées, vos émotions et vos peurs ? Toute activité de la pensée et du corps implique de l'énergie, seulement...

I2 – Seulement ?

I – Cette énergie est indisponible, emprisonnée dans le processus qu'est la pensée.

I2 – Je ne comprends pas.

I – Voyons ! L'existence de l'énergie dans l'activité du corps tout entier, cerveau compris, est un fait ; le mouvement de la pensée comme celui du corps impliquent une énergie. Lorsque l'énergie vient à

s'épuiser le corps vieillit et meurt. Nous ne discutons pas d'opinion ici mais nous observons des faits. Il y a aussi l'activité de la conscience, de la pensée, le mouvement du connu ! Ce mouvement ne comporte et ne peut engendrer rien de neuf, c'est un processus mécanique, de répétition du conditionnement, du passé, des habitudes. La pensée veut ceci, rejette cela, le moi, le mien et le non-moi, le non-mien, le souvenir, la pensée auxquels elle tient et ceux qu'elle rejette ; la pensée se divise entre désir et rejet, elle cultive une portion d'elle-même qu'elle idéalise et tente de rejeter le reste. N'est-ce pas là une action de division, de fragmentation ?

I2 - Le jugement serait une action de division ?

I – N'est-ce pas évident ? Cette pensée est bonne et celle-ci est mauvaise, cette idée est bonne et celle-ci est mauvaise, cette personne est bonne mais celle-là est mauvaise, celui-ci est coupable et celui-là est innocent. Monsieur le jugement, l'opinion, dans le sens de je rejette ce qui n'est pas conforme à mon désir et j'admire ce qui l'est est une division entre ce que j'observe et ce que je désire, entre ce que j'observe et ce

que je veux. L'esprit qui juge est en conflit et divisé entre ce qu'il rejette et ce qu'il condamne en lui-même et chez les autres. Un tel esprit fonctionne de manière fragmentaire et n'engendre que des fragments, mon clan, ma nation, mon parti, mon opinion, ma terre, ma possession, ma volonté contre ceux des autres.

I2 – Mais le jugement est le fondement même de la justice !

I – Et cette justice divise, classe les individus et la société entre coupable et innocent, entre gens respectables et irrespectables. Monsieur ce mécanisme n'a jamais rien empêché aux actes de violence, aux meurtres, aux crimes et à la corruption. La pensée peut juger un acte parce qu'elle le reconnaît, l'identifie et le compare grâce à sa mémoire de ce qu'elle considère bon ou de ce qu'elle considère mauvais. Mais la pensée qui juge ne change rien à l'action qui est un fait. Nos sociétés sont pleines de beaux idéaux et de lois contre les formes de violence mais le fait est que cette violence ne va pas en s'amenuisant, je dirai même qu'elle s'amplifie dans toutes les couches et les secteurs de la société.

I2 – Mais il y a des actes qu'il est impossible d'accepter !

I – Monsieur, il n'est pas du tout question d'accepter le meurtre et la corruption sous quelque forme qu'elle se manifeste, pas plus qu'il n'est question de les condamner. Il est question de voir les choses telles qu'elles sont vraiment, réellement. Et un esprit qui juge, empli de son conditionnement de ce qui est bon ou mauvais est incapable d'observer le fait total, entier, sans déformation. Un tel esprit ne voit que ce qu'il est conditionné à voir.

I2 – Alors il ne faut pas condamner de tels actes ?

I – Monsieur vous le faites n'est-ce pas ? Pourquoi ?

I2 – Parce qu'il est inadmissible que dans une société moderne, civilisée, évoluée, il soit acceptable de pratiquer encore la barbarie.

I – Cette société la pratique quotidiennement !

I2 – Quoi ?!

I – Votre société qui condamne le meurtre, le crime et la corruption, à laquelle vous semblez si attachée, fabrique, achète ou vend des armes, entretient une armée, exploite et fait la guerre aux noms des fameuses valeurs de liberté, de démocratie et de respect que vous prétendez défendre. C'est la même société sous le camouflet des mêmes valeurs qui, au travers de chaque individu, éduque et conditionne ses enfants à l'obéissance, à la soif de plaisir et de réussite, à la compétition, au jugement et à la comparaison, pour s'étonner et les condamner ensuite d'être violent et agressif. N'est-ce pas là le fait de la corruption, d'une société d'esprits corrompus et hypocrites dont les actes quotidiens sont exactement ceux qu'elle condamne et dont elle prétend se protéger dans les intentions, les idées et les méthodes ?

I2 – Mais nous ne voulons pas la violence !

I – Vous l'êtes et la faites ! C'est un fait que vous le vouliez ou pas !

I2 – C'est faux ! Vous vous trompez ! Je vous interdits de dire ceci !

I – Monsieur si c'est faux et que je me trompe pourquoi cette agressivité ?

I2 – Vous êtes dangereux, vos propos sont dangereux.

I – Peut-être que mes propos sont dangereux ou plutôt qu'ils vous font peur ! Voyez-vous je ne vous oblige pas à accepter ni à rejeter ce que je dis, ce que je dis n'a pour intention que d'indiquer des faits et le fait ne m'appartient pas. Le fait est que je vous parle sans violence, que je n'attends pas de vous convaincre de quoi que ce soit, que je ne vous promets rien et n'attends rien de vous. Vous dites que ce que je vous indique est faux et mensonger ce qui n'est pas impossible à mes yeux, soit ! Alors en quoi êtes-vous en danger à cet instant ?

I2 - Vous pourriez bien convaincre des gens naïfs ou plus fragiles psychologiquement.

I – Ce n'est pas impossible mais il n'y a personne d'autre à cet instant donc ce n'est qu'une hypothèse. La réalité est que nous sommes seuls là et maintenant et que vous semblez craindre d'être convaincu alors que

je ne cherche pas à vous convaincre et ne vous juge pas.

I2 – D'accord, j'ai peur que ce que vous dites ne soit effectivement vrai.

I – Vous vous sentez menacés dans vos convictions, vos certitudes, votre sécurité et alors vous devenez violent verbalement ?

I2 – C'est bien ce qui s'est passé.

I – Et puis même physiquement ? Et moi je demande n'est-ce pas la peur qui pousse la pensée à rechercher la certitude, la sécurité, à construire et édifier des opinions et des convictions ?

I2 – La peur de l'inconnu ?

I – La pensée ne connaît que le connu, sa mémoire. La peur de l'inconnu fait encore partie de ce connu et n'est donc qu'une idée, une pensée, une image comme tout ce qu'elle contient. La pensée a t-elle peur que les opinions et les jugements qui la constituent puissent

être faux ?

I2 – Peut-être. Et alors ?

I – Et alors elle s'invente le bien et le mal pour faire diversion. La recherche du bien et du mal devient plus importante que la découverte de ce qui est faux. Sous couvert du « bien » et de justice la pensée peut s'éviter le questionnement et l'examen et propager n'importe quelle idée fausse.

I2 – Voulez-vous dire que le bien et le mal sont des concepts ?

I – La vérité de la chose qu'est le bien peut-elle être un concept ? Par bien entendons-nous, ce qui est dénué de toute violence, d'agressivité, de désir de blesser. Si c'est un concept alors c'est le fruit de la pensée et la réalisation d'un concept, d'un idéal, implique le temps et un chemin, mais le véritable bien a-t-il quoi que ce soit en commun avec la pensée ? Ou le bien est-il quelque chose de totalement différent de la pensée ? Comprenons-nous la question ?

I2 – Puis-je savoir ce qu'est le bien ? Est-ce qu'un concept ou une idée du bien peut m'amener à la réalité du bien ? Puis-je le détenir ou le cultiver, progressivement, avec le temps ? A part le concept du bien qu'y a-t-il de bien, de fondamentalement bon dans la pensée ? Je ne sais pas...

I – Le véritable bien peut-il être une méthode, un système, un rituel auquel la pensée doit se conformer ? La pensée qui se domine, qui se soumet, s'exerce et se conforme selon un modèle du bien connaît-elle jamais la réalité de cette chose ?

I2 – A moins de considérer qu'un esprit routinier, dans l'effort et le contrôle permanent soit dénué de toute violence la réponse est non !

I – La réponse est non, un tel esprit est violent. L'exercice de la volonté dans le but de conformer la conscience à un modèle de pensée quel qu'il soit est exclusion, domination, suppression et soumission de la conscience sur elle-même et les autres. La violence ne connaît jamais le bien.

I2 – Alors la justice qui est un concept du bien...

I – Est violence.

I2 – Mais n'y a t-il aucun mal ?

I – Par mal entendons-nous ce qui est fondamentalement, absolument mauvais ?

I2 - Oui un mal absolu ?

I – Vous ne pouvez pas cultiver le bien mais vous pouvez cultiver la violence, la guerre, la corruption, le crime, l'exploitation et la domination, avec le temps. Ces actes sont les faits et la responsabilité de la pensée. Mais la pensée ne peut-elle pas se rendre compte de son erreur, du faux dans son activité ? Si je prends conscience de l'erreur que je commets en blessant quelqu'un, de l'illusion de ma poursuite, je peux toujours arrêter ? Je m'excuse, j'arrête. Ainsi y a t-il un quelque chose d'irréremédiablement, d'absolument mauvais ?

I2 – Non, il y a toujours possibilité du plus ou du

moins mauvais, donc pas de mal absolu. Mais y a t-il un lien, une relation possible entre ce bien et le mal ?

I – La pensée peut être plus ou moins violente, se contrôler, se dominer, se policer, mais elle ne peut mettre un terme, finir définitivement et totalement avec la violence. Le mouvement même de la pensée qui cherche à en finir avec la violence par le moyen d'un idéal de non-violence est violence. Vous pouvez l'observer en vous et partout dans le monde ! Ce qui est violent n'a aucune relation véritable avec ce qui ne l'est pas.

I2– Alors comment le bien peut-il agir ?

I – C'est encore la pensée qui pose cette question ? La pensée qui poursuit par le moyen de la volonté son idéal du bien qu'elle cherche à saisir, à utiliser, à posséder, à contrôler ? Une tentative d'évasion devant le fait que le bien lui est inaccessible ! La pensée ne peut atteindre que les limites du possible, ses propres limites. D'autre part ce mot de comment suppose un chemin, un procédé, une méthode et le temps, encore le champ de la pensée. Toute méthode est issue du

connu et mène au connu.

I2 – Décidément c'est sans issue ?

I – Voyez-vous vraiment la réalité de ce que vous dites ? Voyez-vous vraiment que votre volonté, que votre désir, ne rencontrent jamais l'inconnu, l'intemporel, le bien ? Voyez-vous vraiment que le moindre mouvement de votre pensée vers un but, aussi subtil soit-il, est conflit, souffrance et peur ? Voyez-vous que ce processus du temps qu'est la pensée ne mettra jamais de terme à la souffrance parce qu'elle est, son mouvement à des degrés différents est celui de la violence, du conflit et de la guerre qui sont souffrance ?

I2 – Et bien je vois ce mécanisme qui agit en moi...

I – Le voyez-vous au moyen de la pensée, verbalement, ou bien est-ce d'un seul regard, sans la présence du je, l'observation du silence de l'esprit ?

I2 – Je ne vois pas ce que vous entendez par une observation sans la présence du je ?

I – Monsieur, lorsque vous regardez un arbre le faites vous au travers de votre conditionnement, de vos images, de votre savoir, de vos connaissances ou de vos préjugés affectifs ? Si tel est le cas pour vous alors vous le regardez au travers de l'écran de votre passé et vous ne le voyez pas réellement ! C'est simple, claire et logique non ? L'observation sans l'écran de la pensée, de la mémoire, c'est être au contact du fait sans déformation de la pensée. Faites le et vous verrez la beauté de la chose. Cela est assez simple lorsqu'il s'agit de regarder un paysage ou la nature mais c'est bien plus difficile quand il s'agit d'observer votre femme, votre mari, vos enfants, vos rapports avec les autres, vous-mêmes et vos pensées.

I2 – J'ai toujours la tête pleine de pensée.

I – Alors monsieur le défi n'est pas de comprendre si il existe quelque chose au delà du connu, de la pensée, mais de comprendre et d'observer cette permanente agitation du connu et pourquoi elle ne cesse pas ?

I2 – Oui c'est bien ça.

I – Alors pourquoi ne cesse t-elle pas ?

I2 – Je cherche une réponse.

I – Je cherche une réponse dans la mémoire, les souvenirs, ce que j'ai lu ou entendu lire, dis ou entendu dire par d'autres. Tout mon savoir s'agite mais je ne trouve pas la solution parce que le problème est ma propre agitation et je ne sais pas mettre fin à cette agitation intellectuelle qu'est le moi ?

I2 – Ce serait un suicide !

I – Monsieur, la réalité du suicide c'est le ravage de notre société actuelle, ces milliers de jeunes et de personnes plus âgées qui s'entre-tuent dans les guerres et les meurtres, qui accablés de détresse et de souffrance mettent fin à leur vies ou celles des autres, qui mutilent le corps, enfermés et isolés dans l'illusion de leurs croyances ou de leurs drogues. Il n'est pas question ici de nuire ou de mettre un terme à la vie sous quelque forme que ce soit mais de regarder le danger en face, le danger de prolonger la lutte et la confusion dans laquelle se trouve la pensée qui cherche

désespérément une réponse à la question : « Comment mettre un terme à toute ma souffrance ? ». Cette pensée qui ne voit pas que son agitation est la douleur, est la souffrance dont elle cherche à se libérer, qui ne voit pas que toute tentative de sa part est vouée à l'échec parce que tout ce que la pensée peut entreprendre pour changer son état est le fruit d'elle-même, du connu, de la peur, de la volonté et de la violence ! L'esprit qui voit ce fait, non pas intellectuellement, verbalement, mais véritablement, d'une perception complète et instantanée est déjà hors de la souffrance et toute agitation a cessée.

I2 – Je ne sais pas, c'est tellement confus en moi...

I – Vous cherchez à aller loin monsieur, comme-ci vous cherchiez à atteindre un point particulier ? Commencez où vous en êtes, là et maintenant, et observez par vous-même, c'est tout ce qu'il y a à faire, c'est tout ce que vous pouvez faire. Vous ne pouvez pas vous transporter ailleurs en laissant vos soucis et votre confusion ici, où que vous soyez dans l'espace et le temps le défi est le même et ne trouve aucune réponse totale par la pensée. En fait il n'y a aucun

refuge, aucun choix que de regarder l'état qui est le votre à cet instant même, celui de la confusion !

I2 – Il y a quelque chose qui résiste en moi !

I – Je suis la résistance.

I2 – Pardon ?

I – Le mouvement du moi est résistance. Tout ce que je vous dis peut vous paraître intelligent, logique et rationnel et peut-être plaisant, séduisant. Vous remplacez votre vieille méthode par celle-là pensant obtenir quelque chose de plus, vous rapprochez du but que vous n'avez de cesse de poursuivre. Et cette poursuite, cette tension vers votre nouvel idéal est une résistance, un gaspillage d'énergie.

I2 – Mais résistance à quoi ?

I – Je ne sais pas... Au fait que vous et moi sommes des produits de la pensée qui a fait de ces idées que je vous expose une autorité, un idéal du moi au sein d'elle-même et du reste un interlocuteur à soumettre.

I2 – Alors ce dialogue se déroule au sein de la pensée qui...

I – S'est divisé entre ce qu'elle pense et ce qu'elle veut penser, ce qu'elle est et sa volonté de devenir ; je suis ceci mais demain, avec du temps, je deviendrais cela.

I2 – Mais c'est faux il me semble.

I – Il vous semble ou en êtes vous certain, voyez-vous le mécanisme, son danger, le danger d'une autorité quelconque au sein de la pensée, le danger du moi qui tente de conformer le reste ?

I2 – C'est de la violence.

I – Oui l'action du moi est division et violence quel qu'il soit.

I2 - Alors que dois-je faire de vous ?

I – Tout ce que vous pensez devoir faire est encore le produit d'un idéal, l'action du moi. Vous qui devez faire quelque chose de moi ou moi de vous c'est

toujours l'autorité de l'un sur l'autre qui continue le moi.

I2 – C'est la même pensée.

I – C'est la pensée et le monde.

I2 – Quelque chose est clair !

I – Quoi ?

La pensée – Le fait est qu'il n'y a que ça !

La pensée – qui contribue à la sécurité de l'organisme, à le préserver physiquement.

La pensée - Des agressions que subit le corps elle garde une trace en mémoire pour reconnaître et agir face au danger d'une menace physique.

La pensée - Elle découvre et améliore des techniques pour préserver le cerveau et le corps dont elle fait partie.

La pensée – Le corps est en changement permanent, il évolue, vieillit et meurt comme tout organisme vivant.

La pensée – La pensée se souvient des blessures du corps et cherche à s'en préserver ; elle imprime ces blessures physiques comme souvenir désagréable, à éviter, et les autres comme plaisantes.

La pensée – Elle se met à donner énormément d'importance à la mémoire des sensations plaisantes et déplaisantes ! La technique développée par la pensée apportant au corps une certaine sécurité physique elle concentre son activité sur la recherche des sensations plaisantes dont elle cultive et accumule les images dans la mémoire.

La pensée – Avec le temps et la répétition des souvenirs de ces sensations plaisantes elle accumule et intensifie son goût pour le plaisir et son dégoût de la souffrance. Elle fuit le souvenir de la douleur et idéalise celui du plaisir qui lui donne une sensation de sécurité psychologique.

La pensée – La poursuite du souvenir du plaisir

devient une activité à part entière au sein du cerveau et de la pensée qui l'idéalise sous forme de je, du moi en quête d'un objet. L'activité intensifiée du moi lui donne une sensation de durée, de permanence dans le temps et d'autonomie face au corps.

La pensée – La pensée s'est divisée en idéal de plaisir à cultiver et souffrance à rejeter ! Le moi, l'ego vient de naître avec son illusion d'autonomie et de permanence.

La pensée – La pensée s'est inventée une entité, fragment d'elle-même, qui croit agir au sein de la conscience comme si elle en était distincte. C'est évidemment faux !

La pensée – L'ego et la pensée tournent en rond.

La pensée – en fait ils ne sont qu'un.

La pensée – le je qui pense à la souffrance est souffrance, le je qui pense à la violence est violence.

La pensée – le je qui agit sur sa pensée par la volonté, tentant de la transformer, la contrôler, la dominer, la supprimer, la rejeter, l'accepter, l'analyser, l'expliquer

est en fait la pensée elle-même.

La pensée – La pensée qui tente d'agir sur elle-même, de devenir autre chose est désir, volonté, conflit et souffrance ! La pensée ne peut devenir que ce qu'elle est, son contenu, le connu et le passé.

La pensée – la pensée ne peut répondre au défi qui est de découvrir comment agir d'une façon entièrement neuve ? Jusque là elle a toujours agit selon un schéma, une méthode, une habitude, une tradition ou une prédisposition issues de sa mémoire, de son conditionnement, du temps. Elle voit que toute action volontaire qu'elle puisse faire n'apporte que des réponses anciennes qui ne répondent pas à l'urgence d'une action totalement neuve, véritablement créatrice. Elle s'invente alors l'idéal d'une entité permanente, Dieu, le collectif, l'état, l'âme, le karma ou le soi qui serait en dehors, au delà d'elle-même et qui lui apporterait une sécurité totale ; mais c'est encore son produit, un produit de la pensée toujours vieille...cela elle peut le voir. La réponse de la pensée devant l'observation de ce fait en elle-même et dans le monde ne connaît qu'une réponse.

La pensée – La réponse est « je ne sait pas », sincèrement, profondément, véritablement. C'est la seule et unique réponse juste à la question. L'esprit qui se trouve véritablement dans un tel état n'est pas concentré, il a cessé de poursuivre un schéma, un concept ou une idéologie quelconque, il a cessé de vouloir, de faire aucun choix, il est sans tension ce qui ne signifie pas inactif. C'est l'attention qui agit à cet instant et cette action n'est pas la réponse ou le produit de l'ancien, du vieux, du passé, du connu ! Cette action est totalement neuve et ce qui est totalement neuf est la réponse au défi lancé par le vieux.